

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 55

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Drumette
Autor: Desly, Charles
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-248700>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
a
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
a
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS, 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

LE PAYS, 27^{me} année

Les guerres de Bourgogne ET l'Evêché de Bâle

(Suite)

La victoire de Grandson ne coûta au duc de Bourgogne qu'un millier d'hommes à peine. Ce qui la rendit surtout mémorable, c'est qu'elle fit tomber son célèbre trésor entre les mains des Confédérés. Comme les princes de son temps Charles de Bourgogne, se mettant en campagne, trainait à sa suite ce qu'il avait de plus précieux. Selon Jean de Müller, les biens personnels du duc valaient un million de florins ; six princes, la fleur de la noblesse néerlandaise et bourguignonne, et les chefs bourguignons rivalisant tous de luxe, possédaient à peu près autant; l'artillerie et les provisions consistant en blé, vin, avoine, viande salée, poissons salés, épices et fruits du midi pouvaient valoir un autre million. Les Confédérés trouvèrent, 419 grosses bouches à feu et pièces de siège, des couleuvrines, 800 arquebuses à croc, 300 tonnes de poudre, 10,000 chevaux de trait, une grande quantité de hallebardes, de haches d'armes, de flèches de fabrique anglaise empoisonnées en partie, un millier de tentes, plus de 600 drapeaux, la chapelle, le trône, la chancellerie, du duc et sa cassette particulière contenant une grande somme d'argent et surtout trois diamants d'une valeur inestimable. Les menus objets furent abandonnés aux soldats ; la diète se réserva les objets les plus intéressants et les plus précieux qui avaient échappé au pillage. Plusieurs de ces objets se voient encore dans les sacristies, dans les arsenaux et dans les musées des villes de la Suisse. Bâle montre la

cotte d'armes de Charles, le chanfrein de son cheval, des machines à jeter l'eau et l'huile bouillante dans les sièges. Lucerne a conservé le sceau d'or ducal, le scel et le contre-scel du bâton de Bourgogne. Berne possède dix tentures historiques retracant les meubles, les armes, le costume et les traits de Philippe-le-Bon et des principaux seigneurs de sa cour. Fribourg n'a conservé que trois chapes et quelques drapeaux. Les soldats de l'évêché rapportèrent également à Delémont et à Porrentruy des armes et divers objets.

Des trois diamants, le plus précieux qui avait la grosseur d'une demi-noix, qui a passé longtemps pour le plus grand du monde et que Charles prisait à l'égal d'une province, fut d'abord rejeté par un soldat qui le prit pour un morceau de verre, puis ramassé de nouveau et vendu pour un florin au curé de Moutagny ; celui-ci le céda aux Bernois pour trois florins. Barthélémy May de Berne en fit l'acquisition vers 1492 pour 5000 florins, puis le vendit à des Génois à un prix quatre fois plus élevé. Le duc de Milan, Ludovic Sforza le Maure, le paya deux fois plus cher et à la dispersion du trésor des ducs de Milan, le paix Jales Il s'en rendit propriétaire au prix de 22000 ducats. Plus tard ce diamant tomba entre les mains des Médicis de Florence, puis de l'impératrice Marie Thérèse d'Autriche ; il fait encore aujourd'hui partie du trésor de l'empereur d'Autriche. Le second diamant fut acheté par le riche Jacques Fugger d'Augsbourg, puis par le roi d'Angleterre Henri VIII, et passa par sa fille aînée Marie entre les mains du roi d'Espagne Philippe II, arrière petit-fils de Charles-le-Téméraire. Le troisième qui maintenant est estimé à 1 800 000 francs fut vendu par les Confédérés à Diebold Glaser pour 5000 florins. Il devint propriété des rois de Portugal, puis des rois de France.

Tout à la joie du triomphe qu'ils avaient

remporté, les Confédérés ne s'inquiétèrent pas des Bourguignons et rentrèrent dans leurs foyers. Seuls les Bernois, envisageant plus sérieusement la situation, s'attendaient à voir le duc de Bourgogne repartir. En effet, celui-ci à peine rentré en Bourgogne par Jougné et Nazon, se mit à faire les préparatifs d'une nouvelle invasion. Il fit de nouvelles levées, enrôlea de nouvelles bandes italiennes et dès le 9 mai, il passait en revue à Lausanne une armée plus formidable que la première. Il avait de 30 000 à 35 000 hommes. En faisant défilé cette armée sous les yeux de son allié, la duchesse de Savoie, il s'abandonna de nouveau à ses pensées d'orgueil, il se proposait dit-on, de planter sur les ruines fumantes de Berne une pierre avec cette inscription : « Ici fut jadis une ville qui s'appelait Berne. » Il se flattait de terminer la campagne en vingt jours et de marcher ensuite contre le roi de France Louis XI. Dans ses présumptueuses espérances, il méprisait tous les avis qu'on se permettait de lui donner.

Cependant Berne comprenait le danger et veillait, comme je l'ai dit. Elle avait jeté dans Morat une garnison de 1500 hommes, dont 100 Fribourgeois, et confié le commandement de la place à l'héroïque Adrien de Bubenberg.

Le 27 mai, Charles quitta Lausanne et prit la route de Morat. Le 9 juin, il se présentait sous les murs de la petite cité qui fut cernée et assiégée. Les assauts succédaient aux assauts mais Adrien de Bubenberg et ses soldats se défendaient sans s'émouvoir. Adrien qui avait passé la nuit, conservé des communications avec Neuchâtel, écrivit à Berne : « Ne vous pressez pas trop, attendez les Confédérés ; je défendrai Morat jusqu'à la mort. »

Plus tard, il pressa les Bernois de faire leur possible pour venir le délivrer ; il leur avoua que ses soldats étaient à bout de forces mais qu'ils continueraient à se battre aussi longtemps

qu'il resterait une partie de l'armée à Morat. Le lendemain de Marignano, Claude était lieutenant, Jean-Marie, capitaine, mais avec un bras de moins.

« Ce n'est que le gauche, fit-il écrire ; j'espére que Claudine se contentera d'un mari qui ne peut plus lui offrir que la main droite, mais dont le cœur ne battra plus désormais que pour elle. »

Claudine s'empressa d'accepter. La noce et la paix ramenèrent les deux vainqueurs au pays. C'était la première fois, depuis cinq ans, qu'on y revoyait Claude.

Quel changement !.. C'était un charmant officier, aussi beau que Mars lui-même, pour parler le style d'alors ; et, comme dit M. le curé qui parlait toujours de l'ancien régime, tellement accompagné qu'il avait des airs de gentilhomme.

— C'est un lion ! c'est un héros ! dit son beau-frère. Il va arriver, il arrivera très-haut, il va atteindre le sommet et l'atteindra sûrement, car il brille, il éclaire, il éblouit tout ce qu'il touche.

Feuilleton du *Fays du Dimanche* 40

DRUMETTE

PAR

CHARLES DESLYS

est l'œuvre de Charles Deslys

VIII

Dès le mois suivant, Jean-Marie écrivait à Drumette : « Rien d'intempestif quant au conserit : j'y ai l'œil. Et d'ailleurs c'est un gaillard qui fera son chemin. Le voici déjà caporal. Six mois plus tard, autre lettre du sergent : « Je pourrais vous dire de Claude qu'il est nommé au commandement à l'abord des îles Noires. »

Présentement mon égal, si je ne venais d'être promu moi-même au grade supérieur. On a l'épaulette. »

Ah ! c'est qu'on marchait vite dans ce temps-là. Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, réalisait ses premiers prodiges. L'épaulette et les galons de nos deux Savoisiens avaient été la juste récompense de leur bravoure à Montenotte, à Lodi.

On ne les revit pas après le traité de Campo-Formio. Embarqués à Gênes, ils furent de l'expédition d'Egypte. Ils s'y distinguèrent tous les deux. Le général en chef avait remarqué Claude. C'était l'avenir.

Emiliane, interprète des sentiments de toute la famille, ajouta pour son propre compte : « Courage ! frère, ton est fier de toi, on pense à toi. Je suis de celles-là qui n'oublient pas. »

Mais, dès son retour, nouvelle guerre. La seconde campagne d'Italie. Au lendemain de Marignano, Claude était lieutenant, Jean-Marie, capitaine, mais avec un bras de moins.

qu'ils auraient une goutte de sang dans les veines. »

Cependant Morat était dans une situation désespérée. Ses murs tombaient en ruines, la tour la plus forte avait été démolie, d'autres tours et d'autres murs étaient gravement endommagés ; un secours était urgent. Berne pressait ses Confédérés de mobiliser leurs forces, mais ceux-ci ne voyaient pas la nécessité de se battre sous les murs de Morat. Ce qui finit par leur faire sentir le danger qui les menaçait, c'est une reconnaissance que le duc Charles fit faire le 11 ou le 12 juin dans la direction de Lauzen et de Gümmenen. Informés de ce fait par Berne, le 13 juin, les cantons commencèrent à se mettre sur pied de guerre.

Le lieu de ralliement fixé fut Gümmenen. Les Bernois s'y trouvèrent le 12 juin, les Unterwaldnois arrivèrent le 17 et les autres les jours suivants : les derniers furent les Zurichois qui n'entrerent à Berne que le 21 juin, à 4 heures de l'après-midi. De Berne, Waldmann leur chef écrivit aux Confédérés qu'ils pouvaient engager la lutte et que ses hommes étaient prêts à entrer en ligne. Après 5 heures de repos, les Zurichois se remettaient en route le même jour, à 9 heures du soir, par une nuit sombre et une pluie battante, puis après une courte halte à Gümmenen, ils allèrent prendre position à Ulmiz.

(A suivre)

J. JECKER
curé de Moutier.

David et Goliath

*Infirma mundi elegit Deus ! ut fortia confundat
Dieu a choisi les petits de ce monde pour confondre les superbes.*

(I Cor. 1. X. 27)

C'était au temps de Saül, premier roi du peuple hébreu. Deux armées étaient rangées en bataille dans la vallée du Térétinthe, mais aucun ne réussit à arriver à une mêlée générale qui eut décidé de son sort. Celle d'Israël avait à faire à forte partie, et nonobstant leurs succès antérieurs, les Philistins, ces éternels et irréconciliables ennemis du peuple de Dieu, ne se tenaient pas assurés de la victoire qui plus d'une fois, en effet, avait déserté leurs drapeaux. De part et d'autre on s'observait et l'on faisait le dénombrement des forces à opposer à la partie adverse. Dans les deux camps, elles s'équilibraient à peu près. Aussi engager une action décisive était pour les belligérants en présence gros et grave de conséquences, aucune des armées tour à tour vaincues ou victorieuses n'estimant sa fortune assez bien assise pour oser la risquer et peut-être la compromettre irrémédiablement.

Les choses en étaient là, quand un homme d'obscur et méprisable origine et breveté de profession, sortit du camp des Philistins. Il s'appelait Goliath et avait six coudées et une palme de haut, environ dix pieds et demi. La tête protégée par un casque d'airain, il était vêtu d'une cuirasse à écailles, dont le poids était de cinq mille sicles d'airain, environ cent-cinquante livres. Et il avait des cuissards d'airain et un bouclier d'airain pour arme défensive. La hampe de sa lance était comme un des rouleaux dont se servent les tisserands, et elle portait à son extrémité un fer pesant six cents sicles, près de 18 livres.

Confiant dans sa force et fatigué sans doute de laisser son glaive se rouiller dans le fourreau, cet homme, autorisé par ses chefs hiérarchiques, vint un jour se présenter devant le front de bandière de l'armée d'Israël et crier aux Hébreux : « Pourquoi livrer bataille et multiplier les victimes ? Épargnons le sang de vos troupes et des nôtres et tranchons par un duel la question de savoir lequel des deux peuples sera l'esclave de l'autre. Choisissez un homme parmi vous et qu'il vienne se mesurer avec moi ! »

S'il peut se battre avec moi, nous serons vos esclaves ; mais si j'ai l'avantage sur lui et que je le tue, vous serez nos esclaves et vous nous resterez assujettis.

Et Goliath ajouta : « Je défie aujourd'hui toute l'armée d'Israël, et j'attends celui d'entre ses soldats qu'il voudra engager un combat singulier.

Mais Saül et tous les Israélites, en entendant ce Philiste s'exprimer de la sorte, étaient frappés de stupeur et tremblaient d'épouvante.

Pendant quarante jours, Goliath venait régulièrement soir et matin provoquer au combat les plus vaillants d'Israël et nul d'entre eux n'osa relever le gant et répondre à ses insolents défis. Seul son aspect arrêtait les plus intrépides et glacait le sang dans leurs veines. Tous sentaient ce qu'il y avait d'amèrement dérisoire et de profondément blessant dans les paroles de Goliath et dans son attitude grossière et fanfarone. Blémissant sous l'injurie, ils la subissaient quand même. Les superbes élans d'indignation de plusieurs étaient bien vite réprimés quand il s'agissait de quitter le camp et de marcher à la rencontre du géant. La terreur qu'il inspirait Goliath rendait toutes les bouches muettes, les bras inactifs, et les jambes paralyssées.

Mais voilà venir aux arrières-postes de l'armée d'Israël un tout jeune homme étranger à la guerre et au maniement des armes. Occupé à faire paître aux environs de Bethléem les brebis de son père, il avait été envoyé par celui-ci porter des vivres à ses trois frères ainés embrigadés sous les étendards du roi Saül. Ce jeune homme, cet enfant pour ainsi dire, s'appelait David. Il était le dernier né d'une nombreuse famille. A son arrivée au camp, il apprend que les Hébreux fatigués d'écouter plus longtemps les persiflages et les moqueries de Goliath s'étaient enfin décidé à livrer bataille aux Philistins, mais bien à contre cœur, car tout en informant David de ce qui s'était passé, plusieurs disaient encore : Qui donc nous suscitera un homme capable de réduire Goliath au silence et de lui faire mordre la poussière ? ! Il

serait temps, plus que temps que ce misérable reçoive le châtiment dû aux invectives qu'il ne cesse, depuis quarante jours de proférer contre nous.

Et tandis qu'ils parlaient à David, Goliath, le terrible Goliath, bardé de fer et armé de pied en cap vint pour la quatre-vingtième fois jeter à Saül et à ses troupes son orgueil et insolant défi « Pleutres et lâches que vous êtes tous, il y a belle heure que je vous attends. Me laisseriez-vous toujours arpenter inutilement la ligne de démarcation qui nous sépare et ne trouverez-vous pas enfin dans vos rangs un homme, un guerrier en état de se mesurer avec moi ? ! »

A ce propos, David de s'exclamer : Ah ! il lui faut un homme à ce mécréant ! Cet homme que vous cherchez en vain, je le serai. J'irai, et je combattrai ce Philiste incircconcis et j'en aurai raison, car quel est-il ce misérable pour insulter comme il le fait à l'armée du Dieu vivant ? !

« Or ces paroles de David furent rapportées à Saül et Saül l'ayant fait venir devant lui, David lui parla ainsi :

Que personne ne s'épouante de ce Philiste ; votre serviteur est prêt à l'aller combattre.

Mais Saül lui dit : Vous ne sauriez vous défendre de ce Philiste, ni combattre contre lui, car vous êtes encore tout jeune, et lui est un homme solidement bâti et rompu dès sa jeunesse au rude métier des armes.

David de répondre à Saül : « Lorsque votre serviteur conduisait le troupeau de son père il venait quelquefois un lion ou un ours, qui emportait un bœuf du milieu du troupeau. Et alors je courais après eux, je les attaquais et je leur arrachais la proie qu'il tenaient entre leurs dents ; et lorsqu'il se jetaient sur moi, je les prenais à la gorge, je les étranglais et je les étouffais. C'est ainsi que votre serviteur a tué un lion et un ours, et ce Philiste incircconcis sera comme l'un deux. J'irai de ce pas contre lui et je ferai cesser l'opprobre du peuple, car quel est-il ce Philiste incircconcis qui ose maudire l'armée du Dieu vivant ? »

Et David d'ajouter : Le Seigneur qui m'a délivré des griffes du lion et de la gueule de l'ours, me délivrera encore de la main de ce Philiste.

Saül dit alors à David : Allez et que le Seigneur soit avec vous !

Il le revêtit ensuite de ses armes, lui mit sur la tête un casque d'airain et l'arma d'une cuirasse.

Et David s'était mis une épée au côté essaya s'il pourrait marcher avec tout cet attirail. Ce fut en vain. Aussi dit-il à Saül : Je ne saurais faire un pas avec un pareil harnachement, je suis par trop gêné dans mes mouvements. Qu'on m'enlève tout cela.

Ayant donc déposé ces armes, il prit son bâton qu'il tenait toujours à la main, et choisissant dans le torrent cinq pierres très polies, il les mit dans sa panoplie, puis sa fronde à la main il marcha à la rencontre du Philiste.

De son côté le Philiste, précédé d'un écuyer, s'avança aussi et vint au devant de David.

(A suivre)

T. V.

Poignée de recettes

Gare aux rhumatismes ! C'est le conseil à donner pour cette saison pluvieuse, boueuse, pernicieuse. Rien de fatal pour les personnes affligées de rhumatismes comme cette atroce humidité. On nous assure qu'elles paient rudement leur tribut à cet hiver pourri.

Comment se débarrasser du rhumatisme, ou du moins le soulager ! On nous donne cette indication qui est facile à expérimenter et qu'on dit aussi efficace contre la goutte :

Prendre chaque jour, et cela pendant un

L'amour de la gloire... et peut-être un autre aussi. Il ne m'a rien avoué... mais je lui soupçonne une secrète ambition dans le cœur.

Emiliane n'eût su dire pourquoi mais, elle avait rougi.

Claude baissait les yeux. En dépit de sa transformation, c'était encore, ce serait toujours le même ami modeste, discret et doux. Emiliane était toujours pour lui la demoiselle.

Au sortir de l'église, comme elle se trouvait d'avoir pour cavalier :

— Vous souvenez-vous, lui dit-elle, de notre premier voyage ? Je m'appuyais ainsi sur vous, déjà confiante alors... Aujourd'hui gloireuse.

— Vous ! mademoiselle.

— Il n'y a plus de demoiselle... Je ne suis guère qu'une paysanne, recueillie, adoptée par vos parents, que leur bon cœur a fait mes égaux. Je suis descendue, tandis que vous montiez, Claude...

— Jusqu'à vous ! s'écria-t-il involontairement. Oh ! non, pas encore.

Elle s'arrêta, se tourna vers lui sans quitter son bras, et les yeux dans ses yeux, lui tendant la main :

— J'attendrai, fit-elle.

Et ce fut tout. Mais comme ils s'étaient compris !

(La suite prochainement).